

Samedi 12 novembre 2011 00H00 +2H00 [GMT+ 1]

NUMÉRO 87

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



▪ CHRONIQUE ▪

“Mancamento radiale” di Antonio Di Ciaccia



Berlus-gone-i

Georg Friedrich Haendel - Oratorio -
Messiah, HWV 56
Hallelujah Chorus : [cliquez ici](#).

Il est 19:53 samedi 12 novembre l'an de grâce 2011. *Cette fois pourtant la grâce n'est pas divine mais napolitaine avec un petit coup de pouce franco-allemand. Mais il est certain qu'il ne s'agit pas d'une grâce vaticaine.* Dans une demi heure Silvio Berlusconi devrait

monter au Quirinal pour remettre le mandat de premier ministre dans les mains du président de la République Italienne, Giorgio Napolitano. *Pendant que j'écris je suis sur l'ANSA et les journaux on-line les derniers développements : les rumeurs de la foule devant le Palazzo Chigi, les interventions au Parlement de ceux qui défendent encore le dernier mohican, pour l'appeler comme l'a appelé l'ami Putin ; avant tout l'intervention de Scilipoti, l'opposant qui s'était prêté il y a quelques semaines à sauver il Cavaliere, son nouveau patron; l'intervention d'un leghiste qui au lieu d'utiliser la langue italienne s'adresse aux onorevoli deputati en français, parce que les Italiens sont – dit-il - désormais colonisés par l'unique patron olofrastique du nom de Merkosy. Sur la place, une dame âgée, Annarella, fait son show devant la porte du Palazzo Chigi; le peuple des violets, transversal à tout mouvement, affirme qu'il sera dorénavant le seul peuple qui suivra Berlusconi: oui, mais du Palazzo Chigi au Quirinal, pour être sûr qu'il donnera vraiment sa démission. Devant le Palais du Quirinal une compagnie musicale, arrivée expressément de Pescara, joue et entonne l'Halleluja de Haendel; ensuite on chante Bella ciao, le chant des partisans, et Fratelli d'Italia. Quand passe la voiture de Berlusconi la foule lance des petites pièces de monnaie, exactement comme ce fut le cas avec Craxi, et des pancartes annoncent "12 novembre, jour de la libération".*

Le journaliste Giuliano Ferrara, longa manus du Cavaliere dans les mass media, se plaint que cette fois, pour mettre fin à un autre ventennio (*le premier fut celui de Mussolini*), les blindés qui ont porté à la capitulation le Cavalier s'appellent spread, quand la différence entre les bond italiens et allemands est devenue abyssale.

Voilà ce qui est nouveau. Ce sont les marchés qui ont contraint Berlusconi à la capitulation. Non pas les bunga bunga, les nombreuses fiancées ou les mineures dans sa chambre à coucher: ce sont là des choses qui ne peuvent certes scandaliser à Rome, qui en a vu de toutes les couleurs, et non seulement au temps des Romains mais aussi au temps des Papes-Rois. Et lundi, si Mario Monti - le Supermario qui avait plié Bill Gates quand il était à la Commission Européenne - sera nommé et présentera un programme ad hoc, le spread va diminuer – il a déjà diminué de 100 points aujourd'hui même -, et le marché sera enfin satisfait. Dimanche à minuit, à l'ouverture de la première Bourse, celle de Tokyo, nous saurons si lundi portera, pour l'Italie, la réponse au rapide "moment de conclure" du président de la République. Pour Giorgio Napolitano, en effet, le problème n'était pas Berlusconi, mais de répondre à temps à cet appareil qui, comme la chaîne signifiante, fait circuler la jouissance sous forme d'argent. **Je comprends toujours mieux le conseil que Lacan donne dans le Séminaire L'envers de la psychanalyse: lire des livres d'économie plutôt que les livres de psychologie pour comprendre comment circule la jouissance.**

21:42. Berlusconi a donné sa démission.

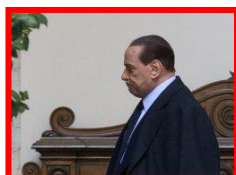


▪ RAFAH ▪

- Depuis deux mois déjà, **Rafah Nached** a été arrêtée et emprisonnée arbitrairement par les services de sécurité du gouvernement syrien ; elle est toujours incarcérée, dans les mêmes conditions, pour une durée indéterminée.
- Au 11/11/2011, 4400 signatures ont été recueillies pour l'appel "Libérez Rafah ! Du raffut pour Rafah !", lancé par J.-A. Miller à l'adresse rafah.navarin@, créée dès le 13 septembre et utilisée avant l'ouverture du site lacanquotidien.fr, et via la pétition, désormais sur le site Lacan Quotidien.
- Nous vous invitons à signer dès maintenant l'appel « Libérez RAFAH ! Du Raffut pour Rafah ! » en cliquant sur ce lien:

<http://www.lacanquotidien.fr/blog/Appelpourrafah>

- Nous remercions tous les signataires, en particulier ceux qui se mobilisent pour en appeler d'autres !
- Et surtout, que le Raffut n'ait de cesse de s'écrire et de se dire tant que Rafah ne sera pas libérée !
- Nous faisons connaître les signataires au fur et à mesure sur Lacan Quotidien. [Lien vers l'article](#). (La liste complète des signataires est en cours de traitement) Vous y trouverez le récapitulatif des députés signataires. Quand les autres signeront-ils ?
- Articles concernant le "Raffut pour Rafah" à suivre sur le site lacanquotidien.fr dans la rubrique COMBAT / Appel Rafah.



▪ CHRONIQUE ▪

"Mancamento radiale" di Antonio Di Ciaccia

Berlus-gone-i

▪ RAFAH ▪

▪ CHRONIQUE ▪

PLÉNITUDE DE LUMIÈRE par Philippe de Georges



ENTRE CHIENS ET LOUPS

▪ FENÊTRE ▪



PLANÈTE JUSTINE par Enric Berenguer

MÉLANCOLIE, LARS VON TRIER, HITLER, UNE FEMME ANDALOUSE

▪ CHRONIQUE ▪

PLÉNITUDE DE LUMIÈRE par Philippe de Georges

ENTRE CHIENS ET LOUPS

Je n'ai encore rien lu de Limonov, mais je suis prêt à croire Emmanuel Carrère (1) quand il nous dit que c'est un grand écrivain : ni la saloperie qui le caractérise ni ce qu'il appelle lui-même sa « vie de merde » n'y objectent à mes yeux. La pensée d'Heidegger survit à l'ombre qui la hante et Céline est sans doute l'un des plus grands écrivains du XX^e siècle par sa création de style et malgré sa parfaite abjection. Je ne parierai pas pourtant sur l'innocence des biographes qui se penchent complaisamment sur les vies de Chardonne, Brasillach ou Drieu. Pas plus sur celle de Limonov.

Le livre qu'Emmanuel Carrère lui consacre se lit avec autant d'intérêt que de plaisir. Le personnage, qualifié souvent du titre de héros, est peint assez crûment pour permettre des pages remarquables, comme celles où on le voit interviewer Karadzic (*psychiatrist an poet*, comme dit la BBC) puis décharger dans la joie le chargeur d'une mitrailleuse sur Sarajevo assiégée.

Carrère se moque avec raison de ceux qu'il appelle « les esprits subtils ». Il nomme ainsi ceux qui marquent soigneusement leur volonté de ne pas céder à la pensée unique, au politiquement correct, aux impasses de l'opinion courante. Cette posture permet toujours, au nom de la complexité des choses (« ce n'est pas tout à fait aussi simple », disent-ils), de justifier Poutine par la nécessité de ne pas humilier les foules qui ont cru aux idéaux de Staline ou les crimes du colonialisme par le contexte historique. Entre non-dupes et franches canailles, nous connaissons tous de ces adroits commentateurs à qui ont ne la fait pas et qui sont revenus de tout. Les uns disent *mezza voce* que le Maréchal voulait sauver les meubles, les autres que le KGB n'était qu'une forme exotique de l'ENA, que Salvador Allende était un doux rêveur qui mettait les équilibres géopolitiques en péril, ou encore que les cubains se passent volontiers des libertés formelles.

Carrère dénonce ces discours de faux-culs, mais lui-même nous confie son « émotion » et son « malaise » devant la parodie de jugement du couple Ceausescu et son exécution



sommaire. Il dit « son trouble » après Timisoara et les manipulations grossières de l'opinion par les ex-staliniens reconvertis en nouveaux démocrates, dans la Roumanie de 1990. Il nous rappelle aussi les flottements de l'opinion (et la sienne) à l'éclatement de l'ex-Yougoslavie, quand « la répartition des rôles entre les bons et les méchants ne s'imposait pas avec évidence ».

Il se reconnaît une vertu, cependant : la circonspection. Ainsi nomme-t-il finement le fait qu'il se méfie de lui-même : Les circonstances, dit-il, auraient pu en d'autres temps le « pousser vers la collaboration, le stalinisme ou la révolution culturelle ».

Emmanuel Carrère prend donc sa part du travers des « esprits subtils », assumant pour lui-même le risque de l'erreur de jugement, dans ces moments décisifs de l'histoire où l'on ne distingue pas facilement *entre chiens et loups*, à l'heure où *tous les chats sont gris*.

« Tout se vaut », disent les esprits subtils. Tout, c'est-à-dire rien. L'auteur dénonce ce relativisme cynique, mais il n'en est parfois pas loin quand il constate que « la roue tourne » et que facilement « les rôles s'échangent entre bourreaux et victimes ».

L'erreur est certes humaine, mais nous avons en tête la leçon que nous donne Lacan, dans son apologue des trois prisonniers (2). Le cas Limonov (comme d'autres) brouille les pistes du choix éthique, à partir de la singularité.

Je ne peux conclure ce billet sans affirmer que ce livre est un grand livre, qui mérite la reconnaissance que le public et les critiques lui assurent. Mais je m'arrête ici sur la présence assumée de l'auteur dans son livre, sur sa motivation personnelle dans ce qu'il décrit si finement, soit le lien entre une œuvre, un homme et une vie.

Emmanuel Carrère, auteur d'*Un Roman russe*, fils de sa mère mais aussi petit-fils de son grand-père, écrit dans celui-ci : « La folie et l'horreur ont obsédé ma vie ».

Parlant de Limonov, il s'excuse à chaque occasion de ce qui le lie au personnage auquel il consacre quatre années d'un travail minutieux, avec tant d'énergie et tant de talent. Il s'excuse de ce qui est tout simplement une trouble fascination, répulsion comprise. Ainsi s'étonne-t-il à longueur de pages de ce qu'il sait pertinemment et qui motive au fond son travail : *le constat que le salaud est (aussi) un chic type et que dans ce « couchant des cosmogonies » (3), un héros est (nécessairement) fasciste.*

(1) Emmanuel Carrère : *Limonov*, P.O.L éditeur, 2011

(2) Jacques Lacan : « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Ecrits*, Éditions du Seuil, 1966 page 197

(3) Jules Laforgue : *Complainte sur certains ennuis*.

▪ FENÊTRE ▪

PLANÈTE JUSTINE par *Enric Berenguer*



MÉLANCOLIE, LARS VON TRIER, HITLER, UNE FEMME ANDALOUSE

Le génie de Lars von Trier a choisi le scénario d'un mariage pour y faire évoluer le personnage qui incarne l'idée qu'il s'est fait de la mélancolie. Et il faut dire que c'est un choix très opportun. Le banquet de mariage est, en effet, un lieu où le jeu des semblants qui entourent cette célébration du rapport sexuel, supposé existant au moins pendant quelques heures, se mobilise avec toute sa puissance de production de croyance à un bonheur, pas seulement possible, mais on dirait *réalisé*. C'est là justement où la **phallophanie** est attendue, en particulier, dans la figure de la femme qui vient de se marier, affichée dans son corps offert à tous les regards, ce jour là sans honte, puisque on dirait que tout, pendant quelques heures, fait lien, pas seulement entre la *bride* et le *groom*, mais aussi entre tous les convives qui y participent, dans la contagion de la joie, la solennité des toasts, la générosité calculée du bal.

Mais, au moment même où le bonheur de la mariée est le plus attendu par tous, la **planète Justine** fait irruption pour montrer l'inanité de tout lien, l'inutilité de la beauté tout autant que de la bonté, la vacuité des discours que tout le monde est prêt à prononcer, le ridicule des mots dont l'amour se sert pour se dire. Bref, pour détruire tous les semblants avec l'arme mortelle d'une jouissance sans limite et dont l'opacité fait tache dans le tableau de ce petit monde.

Avec une maîtrise complète de la mise en scène, von Trier nous montre comment la brillance phallique qui au début remplissait tout, se reflétant sur chacun et sur chaque menu objet, se tarit rapidement et reste sans remède lorsque celle qui devait occuper le centre de cet univers d'apparence, refuse de tenir sa place, et oppose à l'avidité des regards, soit une dérobade affolée, soit une présence complètement opaque, de pierre.

Proche au début de quelque chose qui ressemble à de l'angoisse, mais qui très tôt



révèle être un trou béant beaucoup plus profond, cette présence prend ensuite une tout autre allure, dont la brutalité nous fait songer aux échos sadiens de son nom de Justine, même si dans ce cas, il n'est pas question de la vertu, ni d'une victime du vice. Assez rapidement on découvre qu'il y a en elle, au delà de toute justification, une satisfaction mortelle à laquelle cette femme se livre et qui par moments se révèle dans toute son obscénité, sa cruauté déchaînée.

De l'objet dont il s'agit, il en est dit quelque chose dans cette oscillation marquée entre, d'une part, le regard absent de Justine sous les yeux des autres (avec ses propres yeux à demi fermés qui semblent enclorre sa lumière presque éteinte, mais aux lueurs qui sans doute jaillissent d'un feu froid qui l'habite) et, d'autre part, l'éclat de ce moment triomphal, où elle s'offre nue à cet œil immense qu'est la planète qui approche, et qu'elle est la seule capable de regarder en face, tombés tous les voiles, abandonnée elle-même à une jubilation fascinée. C'est peut être la promesse de l'extinction proche, présente dans cet astre assassin qui surplombe le ciel devant de Justine, ce qui ôte quelque chose à ce corps trop plein de sa propre substance, avec la conséquence faussement paradoxale qu'elle peut reconnaître qu'elle jouit, qu'elle se réjouit, elle est capable, enfin, de le ressentir, dans l'instant même de son alliance sans retour avec une mort universelle. Cela va finir, elle le sait, et elle le dit, par cette chose mauvaise qu'est la vie sur la Terre, une anomalie, la seule dans un Univers éternellement vide. Le dire de Justine qui parle, comme l'écrit Lacan dans « Subversion du sujet », à la place « d'où se vocifère que l'univers est un défaut dans la pureté du non-être », place de la jouissance elle-même.

À l'opposé de cette destruction de tout lien possible par Justine, sa sœur Claire est conçue pour incarner l'effort incessant pour faire lien, pour faire tenir, moyennant l'amour, la supposition d'un Autre, même quand sa disparition pour toujours s'avère assurée. Et le subtil observateur qu'est von Trier réussit à montrer brillamment l'opposition radicale entre ce que Justine présentifie et l'angoisse de Claire comme un affect profondément lié, aux moments les plus extrêmes, à l'Autre, dans ce qui est sans doute l'une des faces les plus tenaces de ce que nous reconnaissons comme humain : ce lien qui résiste quand il semble ne plus rien en rester.

Justine m'a fait penser à une femme que j'ai rencontrée récemment en Andalousie, lors d'une présentation de malade. À un moment, sachant que personne d'autre n'allait l'entendre, elle me fit cet aveu terrible, de ce qui a motivé une déjà longue série d'actes suicidaires de sa part, contre laquelle la psychiatrie semble lutter avec des moyens qui semblent futiles face à sa détermination à se détruire. Elle me dit : « Je veux mourir parce que je n'aime personne ». Ce « je n'aime personne » est la certitude qui s'est imposée à elle quand, avant ses dix-huit ans, elle s'est vue emmener l'enfant qu'elle venait d'avoir d'une relation avec un copain du même âge. Enfant qu'elle avait eu finalement, sans que son père eut autre chose à dire que garantir qu'il allait être bien reçu par la famille, sans regrets, sans

reproches ; cela, sur fond d'un silence de la mère, sur lequel cette femme n'a rien à dire, sauf son propre silence également criant. C'est donc à ce moment précis, quand elle devait prendre cet enfant dans ses bras, qu'elle, bien aimée de son père, aussi bien que de ce « bon garçon » qui l'avait laissée enceinte, s'est vue incapable d'aimer ce fruit sorti de son ventre. Ce qui l'a fait sombrer immédiatement dans un refus décidé de toute vie, notamment de la sienne.



Cette femme andalouse, au regard aussi éteint que celui de Justine, a aussi une espèce de planète morte et mortelle où elle habite. Après tant d'années (plus de vingt) à vivre dans ce rejet de tout ce qui est vivant, et surtout de tout ce qui peut lui rappeler l'amour des autres et qui lui provoque une douleur indescriptible – au point qu'elle refuse toujours de recevoir son fils qui va la voir à l'hôpital –, elle a fini par penser que, au fond, elle est morte, elle est une zombie, dont l'absence de vie est devenue une puissance active, épidermique, avec pour conséquence que, au bout de quelque temps, tous les espaces qu'elle fréquente ne sont peuplés que par des êtres aussi morts qu'elle même, êtres dans lesquels toute vie a disparu au contact de la force mortifère qui gît dans son corps. C'est peut-être parce qu'elle me croit, un moment, pas encore mort, qu'elle me fait témoin de ce qu'elle n'a voulu dire à personne.

Zombie ou pas, c'est le vide absolu de la forclusion – qui a avalé tout sentiment de la vie dans cette femme – qu'on ressent puissamment à l'approcher, à lui parler, à l'entendre. En elle, comme en Justine, se produit cette sorte de transsubstantiation qui fait que le vide de la forclusion devient le plein infini d'un objet non extrait, lequel remplit tout sans remède, comme cette « laine grise » que le personnage de von Trier dit avoir l'impression de traverser quand elle essaye de combattre l'inertie de son corps pour se déplacer.

C'est peut être ceci, la planète meurtrière : le rond du zéro, indice que Lacan a mis au pied du Phi, pour designer les conséquences sur l'élan vital de ce même zéro de la forclusion qui troue la base de la P au lieu du Nom du Père. Rond vide qui, par un effet de retour du réel, devient cet objet écrasant, sans limites, parce que non extrait de la scène du monde, aussi que du corps du parlêtre. Logique implacable que Jacques-Alain Miller, il y quelque temps, nous a aidé, justement, à extraire de l'enseignement de Lacan, pour nous permettre d'y voir dans un éclair le fonctionnement, souvent invisible parce que trop présent, de l'objet dans la psychose.

Il s'agit donc d'un trou bien dangereux, en lui même pour tout ce qui en lui, fait retour. Ce qui nous fait penser aux bêtises proférées par von Trier à propos d'Hitler au cours d'un entretien à Cannes. Le génie de l'artiste, toujours bienvenu, ne suffit pas du tout quand on approche cette zone sensible. Il faut bien faire attention, en effet : le moins qu'il puisse arriver à celui qui le fait, est qu'il déconne. Ou pire.

E.B. Barcelone.



*A paraître prochainement dans **Lacan Quotidien...***

- **La Chronique de Clotilde**, par **C. Leguil**
Comme un *Dictionnaire amoureux de Jacques Lacan*, La Cause freudienne n°79
- **La Chronique L'Air du temps**, par **Jean-Pierre Deffieux**
Chloé et Marie
- **L'Automne à Pékin**, par **Nathalie Charraud**

HIROSHIMA...

NOTRE AMOUR

*(Une heure avec **Marguerite Duras**)*

Nous étions quatre, deux filles et deux garçons, autour de Marguerite Duras dans un café de Saint-Germain ; cela ne ressemblait pas du tout à une interview. C'était plutôt une conversation à bâtons rompus.

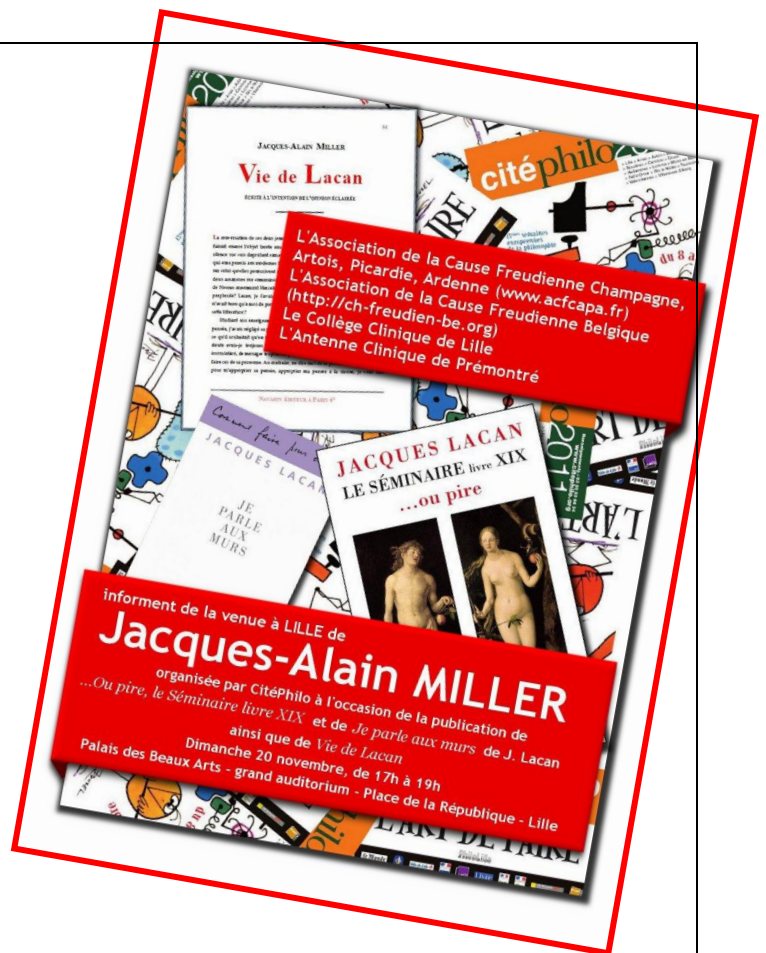
L'HISTOIRE D'UN AMOUR OU DE 125.000 MORTS

Vous découvrirez l'interview de **Marguerite DURAS réalisée par **Muriel SCHOR**, **Bruno RAFFAELI** et **Jacques-Alain MILLER**.**

lacan quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7
L'OPINION ÉCLAIRÉE



▪ comité de direction

présidente [eve miller-rose](mailto:eve.miller-rose@wanadoo.fr) eve.navarin@gmail.com

diffusion [anne poumellec](mailto:anne.poumellec@wanadoo.fr) annedg@wanadoo.fr

conseiller [jacques-alain miller](mailto:jacques-alain.miller@wanadoo.fr)

rédaction [kristell jeannot](mailto:kristell.jeannot@gmail.com) kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du lacan quotidien

membre de la rédaction [victor rodriguez @vrdriguez](https://twitter.com/vrdriguez) (sur Twitter)

designers [viktor&william](mailto:viktor&william@wanadoo.fr) [franchoizel vwfbzl@gmail.com](mailto:franchoizel.vwfbzl@gmail.com)

technique [mark franchoizel & family](mailto:mark.franchoizel@wanadoo.fr)

lacan et libraires [catherine orsot-cochard](mailto:catherine.orsot-cochard@wanadoo.fr) catherine.orsot@wanadoo.fr

médiateur [patachón valdès](mailto:patachón.valdès@wanadoo.fr) patachon.valdes@gmail.com

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)
